

HOMÉLIE 12

«Epaphras, qui est de votre ville, vous salue. C'est un serviteur de Jésus Christ, qui a toujours très grand soin de prier pour vous, afin que vous demeuriez fermes et parfaits et que vous accomplissiez tout ce que Dieu demande de vous. Car je lui rends ce témoignage qu'il a un grand zèle pour vous, et pour ceux de Laodicée et d'Hiéraple.»

1. Paul, au commencement de cette épître, a fait l'éloge de la charité d'Epaphras; il montre ici cette charité, ce qu'il loue en elle et ce qui lui a fait dire au début : «Par lui nous avons su votre charité toute spirituelle.» (Col 1,8) Il fait voir la charité d'Epaphras, et combien il mérite qu'on l'aime à cause du soin qu'il a de prier pour le prochain. Il le rend recommandable en lui laissant d'abord la parole, puisque le disciple profite de la déférence qu'on a pour le maître, et encore en disant : «De votre ville,» afin qu'ils soient fiers d'avoir un tel compatriote et de produire des hommes d'une aussi grande valeur. «Qui a toujours, dit-il, très-grand soin de prier pour vous.» Il ne dit pas seulement : Qui prie, mais : «Qui a très grand soin de prier,» plein de sollicitude, et craignant toujours de n'être pas exaucé. «Car je lui rends ce témoignage qu'il a un grand zèle pour vous.» Le témoins et bien digne de foi. «Qu'il a un grand zèle pour vous.» C'est dire : Il vous aime sans réserve, son cœur est embrasé d'amour pour vous. «Et pour ceux de Laodicée et d'Hiéraple.» Il le recommande également à ces derniers. Mais comment ceux-ci pourraient-ils être informés à ce sujet ? Il est probable qu'ils l'avaient été déjà, mais ils le seraient du moins par cette épître, «Ayez soin, dit-il, qu'elle soit lue aussi dans l'église de Laodicée.» «Afin, dit-il, que vous demeuriez parfaits.» (Col 4,16) Il les reprend tout à la fois, et les avertit sans aigreur, et les conseille. Il peut se faire qu'un homme soit parfait et ne le demeure pas, tel que celui qui a été complètement instruit et dont la foi est encore vacillante; il peut se faire aussi qu'un homme ne soit point parfait et ne persévère pas, tel que celui dont l'instruction est incomplète et qui n'a pas de fermeté dans ce qu'il sait. Il fait ici des vœux pour ces deux circonstances : «Afin, dit-il, que vous demeuriez parfaits.» Voyez comme il les avertit de nouveau au sujet de la religion des anges et de la vie future. «Et que vous accomplissiez tout ce que Dieu demande de vous.» Il ne suffit pas de faire la volonté de Dieu; celui qui est pleinement convaincu de quelque chose, ne souffre pas en lui une volonté divergente, sans quoi il ne serait pas pleinement persuadé. «Je lui rends, dit-il, ce témoignage qu'il a un grand zèle.» Du zèle, et beaucoup : il parle à dessein par hyperbole. C'est ainsi qu'il écrivait aux Corinthiens. «Car je vous aime pour Dieu, d'un amour de jalousie.» (II Cor 11,2)

«Luc le médecin, notre cher frère, vous salue.» Celui-ci est le célèbre évangéliste. Ce n'est pas pour le rabaisser qu'il le place après les autres; mais il a voulu rehausser Epaphras. Il est encore vraisemblable que le nom de Luc fut commun à plusieurs. «Et Démas vous salue.» Après avoir dit : «Luc le médecin,» il ajoute : «Notre cher frère.» Etre appelé cher frère par Paul, ce n'est pas un petit éloge, c'en est un bien grand. «Saluez nos frères de Laodicée, et Nymphas, et l'Eglise qui est dans sa maison.» Voyez comme il les réunit, comme il les joint les uns aux autres, non seulement pour que ses salutations leur soient communes, mais aussi les exhortations de son épître. Ensuite il fait de nouveau une distinction flatteuse en nommant Nymphas à part. Ce n'est pas sans motif : il veut amener les autres à imiter cet exemple. Et c'est une bien grande faveur d'être nommé ainsi à part de tous les autres. Voyez en outre comme il fait voir que c'était un grand chrétien en disant que sa maison était une église. «Après que cette lettre aura été lue parmi vous, ayez soin qu'elle soit lue aussi dans l'église de Laodicée.» Je présume qu'il y a dans cette épître des instructions qu'il importait de faire connaître aux Laodicéens; il devait leur être plus profitable de savoir en quoi ils avaient péché après que les Colossiens auraient été repris pour les mêmes objets. «Et qu'on vous lise de même celle des Laodicéens.» Certains prétendent qu'il ne s'agit pas d'une lettre envoyée par Paul, mais d'une lettre reçue par lui; il ne dit pas, en effet, la lettre aux Laodicéens, mais, des Laodicéens. «Dites ceci à Archippe : Réfléchissez au ministère que vous avez reçu du Seigneur, afin de le remplir.» Pourquoi n'écrit-il pas à Archippe lui-même ? Sans doute une simple admonestation devait être suffisante, afin de le rendre plus diligent. «Moi, Paul, j'ai écrit de ma propre main cette salutation.» C'est une preuve d'authenticité et d'amitié : ils verront l'écriture de Paul et ils seront encore plus touchés. «Souvenez-vous de mes chaînes.» Ah ! quelle consolation ! elle tient lieu de toutes les exhortations et les rend plus forts pour le combat; non seulement elle les rend plus forts, mais encore elle les familiarise avec les luttes. «La grâce soit avec vous ! Amen.»

2. Grand éloge, plus grand que tous les autres, de dire d'Epaphras : «Votre compatriote, serviteur de Jésus Christ.» Il déclare qu'il est ministre pour eux, comme il est lui-même ministre de l'Eglise, ainsi qu'il l'a dit : «De laquelle, moi, Paul, j'ai été fait ministre.» (Col 1,25) Il l'élève à la même dignité : il l'appelle plus haut son compagnon dans le service de Dieu, et ici serviteur de Jésus Christ. «Qui est de votre ville,» dit-il, comme si, parlant à une mère, on lui disait : Qui est le fruit de vos entrailles. Mais cet éloge lui aurait attiré l'envie. C'est pourquoi il ne le loue pas seulement à ce titre, mais encore pour ses mérites envers eux; il réduit l'envie au silence pour une chose et pour l'autre. «Qui a, dit-il, toujours très grand soin de prier pour vous.» Toujours, et non point par circonstance devant nous, afin que nous le voyions, ou devant vous, seulement, afin que vous le voyiez. Il fait ressortir toute la bonne volonté d'Epaphras par ces mots «très grand soin.» Ensuite, afin qu'ils ne crussent pas à une flatterie pour eux, il ajoute : «Il a un grand zèle pour vous, et pour ceux de Laodicée et d'Hiéraple.» Et ceci : «Que vous demeuriez parfaits,» n'est pas non plus d'un flatteur, mais d'un maître modeste. «Que vous soyez accomplis, dit-il, que vous demeuriez parfaits.» Il leur accorde le reste, il indique seulement que la perfection manque. Il n'a pas dit : Afin que vous ne soyez pas ébranlés; mais : «Afin que vous demeuriez parfaits.» Ce leur est un bien aussi que plusieurs les saluent, d'autant plus que ceux de leur connaissance intime ne sont pas les seuls, et que d'autres encore se souviennent d'eux. «Dites ceci à Archippe : Réfléchissez au ministère que vous avez reçu du Seigneur.» Il montre surtout qu'ils doivent la soumission à Archippe. Ils ne pouvaient pas trouver mauvais qu'il les reprint, après avoir fait eux-mêmes l'objet de toute l'épître de Paul. Il n'est pas conforme à la raison que les disciples censurent le maître. Mais, leur imposant silence, il écrit : «Dites ceci à Archippe : Réfléchissez.» Cette manière de parler est toujours employée pour inspirer la crainte, comme lorsqu'il dit : «Voyez les chiens, veillez à ce que nul ne vous séduise, prenez garde que cette liberté ne soit aux faibles une occasion de chute.» (Phil 3,2; Col 2,8; I Cor 8,9) Il parle toujours ainsi quand il veut impressionner les âmes, «Réfléchissez au ministère que vous avez reçu du Seigneur, afin de le remplir.» Il ne permet pas qu'Archippe reste le maître de ses actes, puisqu'il disait pour lui-même : «Si je fais cette œuvre de bon cœur, j'en ai la récompense; mais, si c'est à regret, je m'acquitte seulement de l'emploi qui m'a été confié.» (I Cor 9,17) «Afin de le remplir,» avec un zèle constant, puisque vous l'avez reçu du Seigneur. Ce mot «du» signifie par encore ici. Le Seigneur, veut dire l'Apôtre, vous l'a confié, et non moi. Il montre qu'ils doivent être soumis au disciple dont il est question, en déclarant que ce ministère lui a été confié par Dieu.

«Souvenez-vous de mes chaînes. Que la grâce soit avec vous ! Amen.» Il dissipe la crainte. Leur maître est enchaîné, mais la grâce le fait libre. Et cela même est une grâce pour lui, qu'il puisse se dire enchaîné. Ecoutez Luc : «Les apôtres s'en allèrent pleins de joie hors du conseil, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir cet outrage pour le nom de Jésus.» (Ac 5,41) Il est, en effet, glorieux d'avoir été jugé digne de souffrir, et d'avoir souffert des outrages, et d'avoir été enchaîné pour Dieu. Si une personne en aime une autre, elle regarde comme un bien de souffrir pour la personne aimée; quel plus grand bien n'est-ce pas de souffrir pour le Christ ? Souffrons donc tout sans regret pour le Christ; nous aussi, souvenons-nous des chaînes de Paul : qu'elles nous soient un encouragement. Par exemple, exhortez-vous quelqu'un à donner aux pauvres ? souvenez-vous des chaînes de Paul, et proclamez qu'un homme est bien coupable si, après que l'Apôtre a livré son corps aux chaînes pour Jésus, il ose refuser à Jésus lui-même un peu de nourriture. Exalte-t-on vos bonnes œuvres ? souvenez-vous des chaînes de Paul, et, puisque vous n'avez souffert rien de pareil, ne permettez pas qu'on vous exalte outre mesure. Vous convoitez le bien d'autrui ? souvenez-vous des chaînes de Paul, et vous verrez combien il est absurde qu'il ait été dans les fers et que vous soyez dans les délices. Cherchez-vous le contentement de la chair ? que la prison de Paul soit présente à votre esprit : vous êtes son disciple, son compagnon d'armes; serait-il raisonnable que votre compagnon d'armes fût enchaîné, pendant que vous seriez dans les plaisirs ? Etes-vous dans l'affliction et vous croyez-vous abandonné de tous ? écoutez les paroles de Paul, et vous verrez qu'on n'est pas abandonné parce qu'on est dans l'affliction. Voulez-vous vous revêtir de vêtements somptueux ? souvenez-vous des chaînes de Paul, et ces vêtements vous paraîtront plus vils que de sordides haillons. Aimez-vous les parures d'or ? que les chaînes de Paul s'offrent à votre mémoire, et ces parures vous sembleront de moindre prix qu'une vieille corde de jonc. Ornez-vous votre chevelure pour paraître belle ? pensez au dénûment de Paul dans sa prison, et vous voudrez avoir la beauté de l'Apôtre, et votre beauté vous semblera de la laideur, et vous gémirez, et vous soupirez ardemment après ces chaînes. Voulez-vous user de fard, vous peindre le visage, et autres choses pareilles ?

souvenez-vous de ses larmes : pendant trois ans, nuit et jour, il ne cessa de pleurer. Parez vos joues de ce fard; de telles larmes les feront resplendir de beauté, je ne dis pas que vous pleuriez pour le prochain, et je le voudrais cependant, si je ne le savais au-dessus de votre vertu; mais du moins je vous conseille de pleurer sur vos propres péchés. Avez-vous ordonné d'enchaîner un esclave et vous êtes-vous irritée contre lui ? souvenez-vous des chaînes de Paul, et votre colère s'arrêtera aussitôt; souvenez-vous que nous sommes de ceux que l'on enchaîne, et non de ceux qui enchaînent; de ceux qui ont le cœur contrit, et non de ceux qui brisent le cœur d'autrui. Etes-vous frivole et follement rieuse ? que les larmes de Paul soient présentes à votre esprit, et vous gémirez : ces pleurs vous rendront cent fois plus belle. Vous en voyez qui se livre et aux plaisirs et aux fêtes ? souvenez-vous de ces larmes. Est-il une source qui ait coulé aussi abondamment que ses yeux ? «Souvenez-vous, dit-il, de mes larmes.» (Ac 20,31) comme il a dit : Souvenez-vous de mes chaînes. Et c'est avec raison qu'il parlait de ses larmes à ceux qu'il avait fait venir d'Ephèse à Milet; car il s'adressait à des prêtres. Il exigeait des prêtres qu'ils fussent les chefs dans la mêlée, aux fidèles il demandait seulement d'affronter les dangers.

3. Quelle source oseriez-vous comparer avec ces larmes ? celle qui coulait dans l'Eden et qui arrosait toute la terre ? Mais ce n'est point assez, puisque ces larmes arrosaient les âmes, et non la terre. Si quelqu'un nous montrait Paul pleurant et gémissant, ne serait-ce point un spectacle meilleur que de voir d'innombrables chœurs aux élégantes couronnes ? Je ne parle point de vous. Si quelqu'un, après avoir éloigné du théâtre et de la scène un libertin enflammé de l'impudique amour de la créature, me montrait une jeune vierge dans la fleur même de l'âge, sans rivale pour la beauté de tout le corps, et pour celle du visage plus encore que pour celle des autres membres; une jeune vierge à l'œil tendre et doux, qui se ferme avec mollesse et regarde avec langueur, libre en son jeu, paisible, serein, souriant, plein de pudeur et de grâce, une jeune vierge aux cils noirs et aux noirs sourcils, dont la prunelle reflète l'âme; une jeune vierge au front pur, et dont la joue, lisse et polie comme le marbre, se colore du plus léger incarnat; s'il me montrait ensuite Paul dans les larmes, je détournerais mon regard de la jeune vierge pour l'attacher sur l'Apôtre. Les yeux de Paul, en effet, étaient rayonnants de beauté spirituelle. La beauté de la jeune fille trouble les jeunes cœurs et les enflamme des feux de la passion : la beauté de Paul, au contraire éteint ces feux impurs. Celui qui contemple les yeux de l'Apôtre rend plus beaux les yeux de son âme, dompte la chair, se nourrit de la vraie sagesse et d'une tendre compassion, peut amollir un cœur plus dur que le diamant. Ces larmes arrosent l'Eglise et fécondent les âmes; ces larmes éteignent les feux de la sensualité et des appétits charnels; ces larmes éteignent les traits enflammés du malin esprit. Souvenons-nous donc des larmes de Paul, et nous mépriserons les vanités de ce monde. Jésus Christ proclame que ces larmes sont d'heureuses larmes : «Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.» (Mt 5,5) Ce sont ces larmes que répandaient Isaïe et Jérémie. Le premier disait : «Ne cherchez pas à me consoler, je verse des larmes amères;» (Is 22,4) et le second : «Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une source de larmes ?» (Jer 9,1) comme si la source mise là par la nature ne lui suffisait pas. Rien n'est si agréable que ces larmes : elles sont plus agréables que tout épanouissement de joie. Ceux qui pleurent savent quelle consolation il y a dans les pleurs. Loin de penser qu'il faut fuir le don des larmes, nous devons l'appeler de tous nos vœux; non pour que nos frères pèchent, mais pour nous exciter nous-mêmes à la contrition de nos propres péchés : souvenons-nous de ces larmes, souvenons-nous de ces chaînes.

Il arrosait donc ses chaînes de larmes; et la mort de ses persécuteurs ne le laissait pas jouir de la joie que lui auraient donnée ses liens. Il pleurait sur eux; car il était le disciple de celui qui pleurait sur les prêtres des Juifs, non point parce qu'ils allaient le faire crucifier, mais parce qu'ils périssaient eux-mêmes. Et le divin Maître n'agit pas seul ainsi, il exhorte les autres à l'imiter : «Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi.» (Lc 23,28) Les yeux de Paul virent le séjour des élus, ils virent le troisième ciel; je les estime moins heureux cependant à cause de ce spectacle, qu'à cause des larmes qui leur montrèrent Jésus Christ. Voir Jésus Christ est un grand bonheur; aussi l'Apôtre s'en félicite-t-il lui-même : «N'ai-je pas vu Jésus Christ notre Seigneur ?» (I Cor 9,1) Mais pleurer est un bonheur plus grand encore. Beaucoup ont pu jouir de la vue du Sauveur; et de plus Jésus Christ lui-même proclame heureux ceux qui ne l'ont point vu : «Heureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru !» (Jn 20,29) Bien peu ont obtenu le don des larmes. Puisqu'il est plus nécessaire de demeurer en ce monde pour Jésus Christ et pour le salut de nos frères, que d'en sortir et d'aller avec lui, il est aussi plus nécessaire de gémir sur nos frères pécheurs que de voir Jésus Christ lui-même. Puisque nous devons désirer de descendre dans la géhenne pour leur salut plutôt que d'habiter avec Jésus Christ, et qu'il

est préférable d'être séparé de lui pour leur salut, que d'être avec lui, selon ce que disait Paul : «Je souhaiterais que Jésus Christ me rendit moi-même anathème pour mes frères;» (Rom 9,3) combien est-il préférable encore de pleurer à cause de Jésus Christ ! «Je n'ai point cessé, dit l'Apôtre, d'avertir avec larmes chacun de vous.» (Ac 20,31) Pourquoi pleurait-il ? Il ne redoutait pas les dangers, Mais de même que celui qui est au chevet d'un malade et qui ne sait quand finira la maladie, pleure dans son inquiétude, craignant que le malade ne meure; de même, lorsqu'il voyait une âme infirme et qu'il ne pouvait la guérir, il pleurait du moins sur elle. Ainsi faisait le divin Maître, sans doute pour nous rendre les larmes vénérables. Quelqu'un péchait-il ? il le reprenait, et, si le pécheur le repoussait et s'éloignait, il pleurait sur lui, comme pour l'attirer encore par ce moyen.

4. Souvenons-nous de ces larmes : c'est ainsi que nous élèverons nos filles, nos fils, pleurant quand nous les verrons dans quelque mal. Que les mères qui veulent être aimées se souviennent des larmes de Paul, et qu'elles gémissent; souvenez-vous-en, vous toutes que l'on dit être heureuses, vous qui êtes dans le mariage, vous qui vivez dans les plaisirs; vous tous qui êtes dans la douleur, faites entre vous un échange de larmes. Paul ne pleurait pas sur les trépassés, mais sur les morts vivants de ce monde. Vous parlerais-je d'autres larmes ? Timothée pleurait aussi, car il était son disciple, et l'Apôtre lui écrivait : «Me rappelant vos larmes, je désire vous voir, afin d'être rempli de joie.» (II Tim 1,4) Beaucoup pleurent aussi de joie. Tant il est vrai qu'il est doux, et bien doux de pleurer; tant il est vrai que les larmes qui sortent de cette source sont loin d'être cuisantes, et qu'elles sont de beaucoup meilleures que celles qui naissent d'une mondaine volupté ! Ecoutez le prophète : «Dieu a entendu la voix de mes larmes.» (Ps 6,9) Où les larmes ne sont-elles pas profitables ? dans les prières, dans les exhortations ? Ne serait-ce pas en blâmer l'usage dans les choses pour lesquelles elles nous ont été données ? Pour consoler un frère qui a péché, ne doit-on pas pleurer et gémir avec lui ? Quand nous donnons un conseil, et que celui que nous conseillons, loin de nous écouter, court à sa perte, nous devons pleurer. Ces larmes sont celles de la sagesse. Si quelqu'un est dans la pauvreté, s'il est malade, s'il meurt, ne pleurons point alors : ces choses ne méritent point nos larmes. De même que le rire est blâmable, quand il est intempestif; de même les larmes, quand elles sont inopportunes. Le plus ou le moins d'opportunité dans les actions marque le degré de vertu de chaque homme; tout ce qui est fait sans à-propos est fait hors de la vertu. Par exemple, le vin nous a été donné comme une source de joie, non d'ivresse, le pain ne doit servir qu'à notre nourriture, l'œuvre de la chair qu'à la génération. Et comme le mauvais usage de ces dons est blâmable, ainsi celui des larmes. Faisons-nous une loi de ne pleurer que dans les prières et dans les exhortations. Et voyez combien ce sera chose désirable encore. Rien n'efface la souillure du péché comme les larmes. Elles donnent à notre visage une beauté particulière, qui porte à la pitié celui qui les voit : elles impriment à notre physionomie un caractère auguste. Rien n'a autant de douceur que des yeux baignés de larmes. L'œil est le plus noble et le plus beau de tous nos membres, le miroir de l'âme elle-même. Aussi sommes-nous touchés comme si nous voyions l'âme elle-même pleurer.

Ce n'est point à la légère que nous avons ainsi parlé, mais pour que vous fuyiez les festins, les danses, les réunions sataniques. Voyez quelles sont les ruses du démon : la nature même éloigne les femmes du théâtre et de ses mœurs impures; Satan alors a introduit dans le gynécée les mœurs du théâtre, je veux dire la dissolution et l'impureté. Ce fléau a corrompu la loi nuptiale, mais non, la loi nuptiale est incorruptible : il a envahi notre mollesse. Hommes, que faites-vous ? vous ne savez ce que vous faites. Puisque vous choisissez une femme pour qu'elle devienne une chaste mère, que viennent faire ici ces courtisanes ? Afin, dites-vous, que la fête soit plus brillante. N'est-ce point là de la folie ? Vous couvrez de honte votre épouse, vous couvrez de honte vos invitées. Alors même qu'elles se réjouissent de ce spectacle, en est-il moins un opprobre en lui-même ? S'il n'y a que de la magnificence à voir l'indécente effronterie de ces courtisanes, pourquoi ne faites-vous point assister votre fiancée à ce spectacle ? C'est qu'il est en tout honteux et déshonnête, et qu'il est également déshonnête d'introduire dans votre demeure des danseurs efféminés et tout ce qui tient aux pompes de Satan. «Souvenez-vous, dit-il, de mes chaînes.» Le mariage est une chaîne, et une chaîne établie par Dieu : la courtisane et la dissolution rompent cette chaîne. Il plaît à d'autres d'égayer leurs noces par un riche festin et de somptueux vêtements; je n'y contredis pas, afin qu'on ne m'accuse point d'intolérance farouche, quoique Rébecca se soit contentée d'une simple tunique de lin : non, je n'y contredis pas. Une certaine recherche dans le vêtement est permise; des hommes et des femmes dignes de respect peuvent l'admettre en leur présence. Mais pourquoi introduire ces jeux obscènes et ces monstres ? Répétez-nous le discours qu'on y entend ? Vous vous taisez de honte ? Vous rougissez, et vous y contraignez les autres ? Si ce

sont des actions belles et honnêtes, d'où vient que vous ne les faites pas vous-même ? Si elles sont honteuses, pourquoi les faites-vous faire à autrui ? La tempérance et la modestie, la gravité et l'honnêteté doivent régner en toute chose.

Qu'il y a loin de cela aux mœurs actuelles, à ces danses où respire la bestialité ! Un simple réduit convient seul à la jeune fille. Mais si elle est pauvre, dit-on ? C'est parce qu'elle est pauvre qu'elle doit rester pure : que les bonnes mœurs lui tiennent lieu de richesses. Elle ne peut fournir une dot ? pourquoi donc la rendez-vous en outre méprisable à cause de cette perversion ? Je loue qu'il y ait là de jeunes filles qui honorent leur pareille; qu'il y ait des femmes qui honorent celle qui rentre dans leurs rangs : rien de mieux que cet usage. Il y a deux chœurs : celui des vierges, et celui des femmes mariées ; celles-ci se recrutent dans les rangs de celles-là. La fiancée tient le milieu entre elles, ni vierge ni mariée : elle sort d'une classe pour entrer dans l'autre. Pourquoi donc ces courtisanes ? Quand il importerait de les éloigner par pudeur pendant qu'on célèbre les noces, quand il faudrait les mettre sous terre, car la prostitution est le fléau du mariage, nous les appelons à la solennité. Quand vous faites une chose, vous éloignez soigneusement même en paroles les choses contraires; ainsi lorsque vous ensemencez, ainsi lorsque vous décuvez le vin : vous vous gardez bien de demander en ce cas les ustensiles qui servent pour le vinaigre. Et voilà qu'ici, où tout veut la retenue, vous admettez ce qui la détruit, je veux dire la courtisane. Quand vous composez un parfum, vous veillez à ce que rien de fétide ne s'y mêle. Le mariage est un parfum, et vous souffrez que la boue de la débauche mêle ses miasmes à ce parfum ? Que répondrez-vous ? Que votre fille ne danse pas et ne rougit pas des compagnes de son âge ? Certes, faut-il bien qu'elle soit plus réservée que si elle avait été élevée dans une école de danse, elle qui a été élevée dans vos bras. Une jeune vierge ne doit jamais paraître dans une noce.

3. Ne voyez-vous point qu'à la cour ceux qui sont en honneur se tiennent à l'intérieur autour du roi, tandis que la foule se tient au dehors ? Restez donc à l'intérieur avec votre fille. Demeurez chastement dans la maison : ne prodiguez pas votre fille en public. Les deux chœurs sont là, l'un montrant combien il la donne pure, l'autre s'apprêtant à la conserver chaste; pourquoi souillez-vous sa virginité ? Si telles sont vos mœurs, le prétendant appréhendera que telles ne soient celles de votre fille. Si vous cherchez à la faire remarquer, vous vous conduisez en marchande, en revendeuse, en entremetteuse. Quelle honte que cette conduite ! Vous lui apprenez l'immodestie, qui la couvre d'opprobre, serait-elle la fille d'un roi. La pauvreté est-elle un obstacle à la décence ? La profession l'empêche-t-elle ! Serait-elle esclave, une jeune fille doit rester toujours pure : «En Jésus Christ, il n'y a plus ni esclave ni homme libre.» (Gal 3,28) Croyez-vous que le mariage soit un théâtre ? C'est un mystère et la figure d'une grande chose; si vous ne le respectez pas pour lui-même, respectez-le pour cette chose dont il est l'emblème. «Ce sacrement est grand, mais je dis dans Jésus Christ et l'Eglise.» (Ep 5,32) Il est la figure de Jésus Christ et de l'Eglise, et vous y mêlez les courtisanes ? Mais, dira-t-on, si les jeunes filles ne dansent pas, ni les femmes mariées, qui dansera donc ? Personne; car, où est la nécessité de la danse ? Dans les mystères des idolâtres il y a des danses; dans les nôtres, le silence et le recueillement, la réserve et la modestie. Un grand mystère s'accomplit : hors les courtisanes, les profanes hors d'ici ! Comment est-ce un mystère ? Ils se réunissent, et deux ne sont plus qu'un. Pourquoi quand le fiancé est introduit n'y a-t-il ni danses ni musique, mais un grand silence, un calme parfait; tandis que, lorsque les deux fiancés se réunissent, ne formant pas l'image inanimée de quelqu'une des choses qui sont sur la terre, retraçant plutôt celle de Dieu lui-même, amenez-vous un tel tumulte, qui trouble les assistants, qui couvre l'âme de honte et la confond ? Ils viennent pour n'être plus qu'un seul corps : voilà encore un mystère de charité. Si de deux ils ne deviennent pas un seul, ils ne multiplieront pas, tant qu'ils resteront deux; mais, quand ils arriveront à ne faire qu'un, ils multiplieront. Qu'est-ce qui nous est ainsi enseigné ? Que la force de l'union est grande.

Au commencement, le génie immense du Créateur divisa en deux ce qui était un; puis, pour montrer que ce qu'il a divisé demeure un, il ne permet pas qu'un seul suffise à la génération. Aussi, celui qui n'est pas encore conjoint n'est-il pas un, mais la moitié d'un : et voilà pourquoi il ne saurait mettre au monde des enfants. Vous avez vu le mystère des noces ? Il fait un ce qui avait été un, et il le fait un en réunissant les deux moitiés. C'est pourquoi aussi l'homme naît d'un seul. Car le mari et la femme ne sont pas deux, mais un seul. Il y a de cela bien des preuves : et Jacob, et Marie mère de Jésus, et ce qui a été dit : «Il les a faits mâle et femelle.» (Gen 1,27) Si l'un est la tête et l'autre le corps, comment seraient-ils deux ? C'est pourquoi la femme a le rang de disciple, le mari celui de maître : celui-ci commande, celle-là obéit. L'origine même de la femme prouve qu'ils ne sont qu'un : elle a été tirée du flanc de

l'homme, et ils ont été deux par ce partage en moitiés. C'est pour montrer qu'ils sont un, que la femme est appelée l'auxiliaire de l'homme; c'est pour montrer qu'ils sont un, qu'il est ordonné au père et à la mère d'habiter ensemble. Et un père est heureux du mariage de sa fille ou de son fils, parce qu'il voit des membres s'empresse de ne former qu'un corps. Il se fait de grands frais, une grande dépense d'argent, et néanmoins il ne peut pas se résigner à voir ses enfants ne point se marier. Comme une chair divisée, l'un et l'autre est imparfait pour la génération, l'un et l'autre est imparfait pour l'établissement de la vie présente. C'est pourquoi le prophète a dit : «La femme n'est-elle pas l'œuvre du même souffle ?» (Mal 2,15) Mais comment sont-ils dans la même chair ? Comme si vous preniez ce qu'il y a de plus pur dans un lingot d'or et que vous le mêliez à d'autre or. La femme recueille ce qu'il y a de plus pur dans sa substance, le fait fondre aux feux d'une chaste volupté, le nourrit, l'entretient, le met à la masse commune et le donne à l'homme. L'enfant est entre eux comme un pont. Les trois deviennent une même chair, et l'enfant relie le père à la mère. Deux villes entre lesquelles coule un fleuve deviennent une même ville, si on les relie par un pont; or, la réunion est encore plus réelle entre mari et femme, puisque le pont qui les unit est de la même substance qu'eux, par cette raison que le corps et la tête sont un seul corps. Le cou est entre les deux; mais ils sont aussi réunis que séparés, puisque, si le cou est entre les deux, il sert aussi à les unir. Un chœur dont on a mis une partie à droite et l'autre à gauche, n'en est pas moins le même chœur; les parties d'un même corps, quoique les bras soient étendus, ne forment qu'un seul corps, et l'allongement des bras ne peut faire qu'il y en ait deux. Aussi a-t-il été dit formellement, non pas : ils seront une même chair, mais : «Dans une même chair;» c'est-à-dire, réunis par l'enfant. Et quand il n'y aura pas d'enfants, ils ne seront pas deux non plus ? C'est évident, et c'est là le résultat de l'œuvre de la chair : elle confond les deux corps, elle les mêle l'un à l'autre. Si vous jetez du parfum dans de l'huile, le mélange est une seule chose : il en est de même ici.

6. Je vois que beaucoup se scandaliseront de mes paroles; mais la débauche et l'impudicité m'ont contraint à les dire. C'est un spectacle odieux, de voir les noces se célébrer ainsi, avec une telle dépravation; car «le mariage doit être respecté, et le lit nuptial sans tache.» (Heb 13,4) Pourquoi rougisseriez-vous de ce qui est respectable, et de ce qui est sans tache ? Cette conduite est d'un hérétique; elle est également celle d'un homme qui appelle les courtisanes aux noces. C'est pourquoi je veux purifier le mariage, le ramener à sa noblesse primitive et mettre un terme aux détractations des hérétiques. L'arbre de notre génération, ce don de Dieu, a été couvert d'opprobre jusqu'à la racine; l'ordure et la boue ont été entassées autour de cette racine. Purifions-le donc. Prêtez-moi encore quelques instants d'attention. Purifions-le; car là où est la boue, là sont aussi les miasmes impurs. Je veux vous prouver que vous ne devez point rougir de mes paroles, mais de votre conduite : vous cesserez de vous scandaliser de ces paroles, pour être honteux de votre conduite puisqu'elle ose condamner Dieu dans l'un de ses décrets. Dirai-je comment le mariage est le sacrement de l'Eglise ? Jésus Christ est venu vers l'Eglise, elle est sortie de lui, et il s'est uni à elle d'une union spirituelle. «Je vous ai fiancés, est-il écrit, à cet unique époux pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure.» (II Cor 11,2) Et, pour nous montrer que nous sommes sortis de Jésus Christ, il est dit que nous faisons partie de ses membres et de sa chair. Réfléchissons à toutes ces circonstances, ne profanons pas un si grand mystère. Le mariage est le signe de la présence de Jésus Christ, et vous vous livrez à tous les excès ? Je vous le demande, si vous voyiez l'image de l'empereur, la couvririez-vous d'immondices ? Nullement. Et l'on ajoute peu d'importance aux désordres qui se commettent ! l'occasion du mariage, tandis qu'ils sont la source des plus grands maux : tant l'iniquité s'est glissée partout.

«Qu'on n'y entende ni parole déshonnête, ni folle gaieté,» (Ep 5,4) dit l'Apôtre. Et, tout au contraire, on n'y entend que paroles déshonnêtes ou folle gaieté, non point dans une certaine mesure, mais à l'excès. Cette dépravation est un art, qui procure de grands éloges à ceux qui l'exercent : le péché est devenu un art. Nous ne nous adonnons pas à ces désordres avec un esprit distrait, mais avec méthode, avec science; du reste, le démon y met en œuvre tous ses moyens stratégiques. Là où sont les excès est aussi le libertinage; là où l'on tient des discours déshonnêtes, Satan met en jeu toutes ses ressources. Je vous le demande, devez-vous avoir un tel convive ? Vous célébrez un mystère de Jésus Christ, et vous invoquez le démon ? Peut-être m'accuserez-vous d'importunité. C'est encore un signe de grande perversité que de tourner en dérision les réprimandes qu'on reçoit, sous prétexte qu'elles sont trop sévères. Paul ne dit-il pas : «Quoi que vous fassiez, soit que vous mangiez ou que vous buviez, ou que vous fassiez autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu ?» (I Cor 10,31) Et vous faites tout pour sa déconsidération et pour son ignominie. Le prophète ne dit-il pas : «Servez

le Seigneur dans la crainte et glorifiez-le en tremblant ?» (Ps 2,11) Vous, au contraire, vous vous livrez à une folle gaieté. Et n'est-il pas permis de se réjouir sans danger ? – Peut-être voudriez-vous entendre des chants harmonieux ? Il ne le faudrait pas, mais je vais m'accommoder à votre exigence : n'écoutez pas des chants sataniques, écoutez des cantiques spirituels. Vous voulez voir des danses ? contemplez le chœur des anges. Mais, diriez-vous, comment peut-il se faire que je le voie ? Si vous éloignez les désordres, Jésus Christ viendra assister à vos noces; si Jésus Christ y vient, le chœur des anges y vient aussi. Si vous le voulez, il fera maintenant des miracles comme autrefois; il changera maintenant encore l'eau en vin, ou plutôt, ce sera un miracle plus étonnant : il changera votre joie dissolue et votre froide concupiscence en délices spirituelles. Voilà ce qui est changer l'eau en vin. Là où sont vos joueurs de flûte, Jésus Christ n'est pas; dès qu'il entre, il les chasse tout d'abord, et alors il fait des miracles. Quoi de moins attrayant qu'une pompe mondaine, où tout est désordre et confusion ? ou si quelque chose y est ordonné, assurément tout y est déshonnête et sans attraits.

7. Rien n'est plus agréable que la vertu, rien n'est plus doux que la décence, rien n'est plus désirable que la sainteté. Que quelqu'un suive mes conseils pour la célébration de son mariage, et il connaîtra la vraie volupté; mais telles noces, tel avenir. Cherchez d'abord pour votre fille un mari qui soit vraiment un homme, un protecteur; cherchez une tête digne du corps sur lequel vous voulez la mettre. Ce n'est pas ici une esclave que vous livrez, c'est votre fille que vous donnez. Ne cherchez ni la fortune, ni l'éclat du nom, ni la célébrité du pays, toutes ces choses superflues; recherchez seulement la piété sincère, la douceur, la vraie prudence, la crainte de Dieu, si vous voulez que votre fille vive dans la joie. En cherchant plus de fortune qu'elle n'en a, vous nuisez à ses intérêts, loin de les servir; de libre vous la rendez esclave. L'or ne lui procurera pas autant de joies que sa servitude de chagrins. Renoncez donc à ces prétentions, et fixez votre choix sur quelqu'un de son rang : si la chose ne peut se faire, arrêtez-vous plutôt à un plus pauvre qu'à un plus riche qu'elle, si vous ne roulez pas vendre votre fille à un maître, mais la confier à un mari. Lorsque, après avoir scrupuleusement examiné les vertus du jeune homme, vous serez sur le point de livrer votre fille, priez Jésus Christ d'assister à cette union; il ne rougira pas d'y venir, puisque c'est le mystère de sa présence. Priez-le de donner à votre enfant l'époux qu'il convient qu'elle ait. Ne faites pas moins que ne fit le serviteur d'Abraham, qui, au terme du long voyage dont il avait été chargé, sut bien à qui il devait avoir recours, et fut, à cause de sa foi, pleinement exaucé. Quand vous cherchez avec sollicitude un mari pour votre fille, priez, dites à Dieu : Que votre Providence lui donne celui que vous lui destinez. Confiez à lui tout le soin de cette affaire : il vous récompensera de l'hommage que vous lui rendez. Deux points surtout sont importants : s'en remettre entièrement à lui, et chercher un mari tel qu'il le demande; c'est-à-dire, chaste et honnête. Quand les noces sont près de se faire, n'allez pas de demeure en demeure, empruntant des miroirs et des vêtements; ce n'est pas une cérémonie de parade, et vous ne conduisez pas votre fille à une pompe. Après avoir orné la maison avec vos propres ressources, appelez les voisins, et les amis, et les parents; appelez ceux que vous savez être justes, et priez-les d'être satisfaits des apprêts exécutés. Qu'il n'y ait ni musique ni danseurs; c'est une dépense inutile et déshonnête.

Que le Christ soit votre premier invité, et vous savez en qui vous devez l'inviter. «Celui, dit-il, qui le fera pour l'un des moindres de mes frères, le fera pour moi.» (Mt 25,40) Ne pensez pas qu'il soit incommode d'inviter les pauvres à la place de Jésus Christ : il est bien plus incommode de faire venir des courtisanes. L'invitation faite aux pauvres est une source de richesses; les courtisanes ne peuvent qu'apporter la perdition. Ornez la fiancée, non de parures d'or, mais de douceur, de pudeur et de vêtements selon sa condition; qu'au lieu d'or et de tresses, elle soit revêtue de décence et de modestie : qu'elle n'apprenne pas à aimer les vanités mon. daines. Aucun tumulte, aucun désordre : que le fiancé soit appelé, qu'il reçoive la jeune vierge. Que les excès soient bannis du repas, et que la joie spirituelle y préside. De telles noces seront la source de biens sans nombre, et les intérêts de la vie future ne courront aucun danger. Mais les noces qui se font aujourd'hui, si toutefois on ne doit pas les appeler plutôt de pompeuses orgies, voyez quels maux en découlent. A peine, les portes s'ouvrent-elles, que naissent le souci et la crainte de voir dégrader quelqu'un des objets qui ont été empruntés; un malaise intolérable empoisonne le plaisir qu'on éprouverait. Ce souci est commun à toute la parenté, et la fiancée elle-même n'en est pas exempte; mais ceux qui le suivent sont tous à la charge de la fiancée. Voir tout briser est un motif de tristesse; mais voir sa maison déserte est un sujet de honte. Là Jésus Christ, ici Satan; d'un côté la joie et la volupté, d'un autre le souci et la douleur, ici la dépense, là rien de tel ; d'un côté la débauche,

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS

de l'autre la sagesse; là, l'envie, ici l'absence de toute envie, là les excès, ici la sobriété, ici le bien-être, ici la tempérance. Puissent ces réflexions nous arrêter enfin sur la pente du mal ! Pussions-nous plaire à Dieu et être jugés dignes de l'héritage qu'il a promis à ceux qui l'aiment, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.